

« Choolers : viandes et poissons »

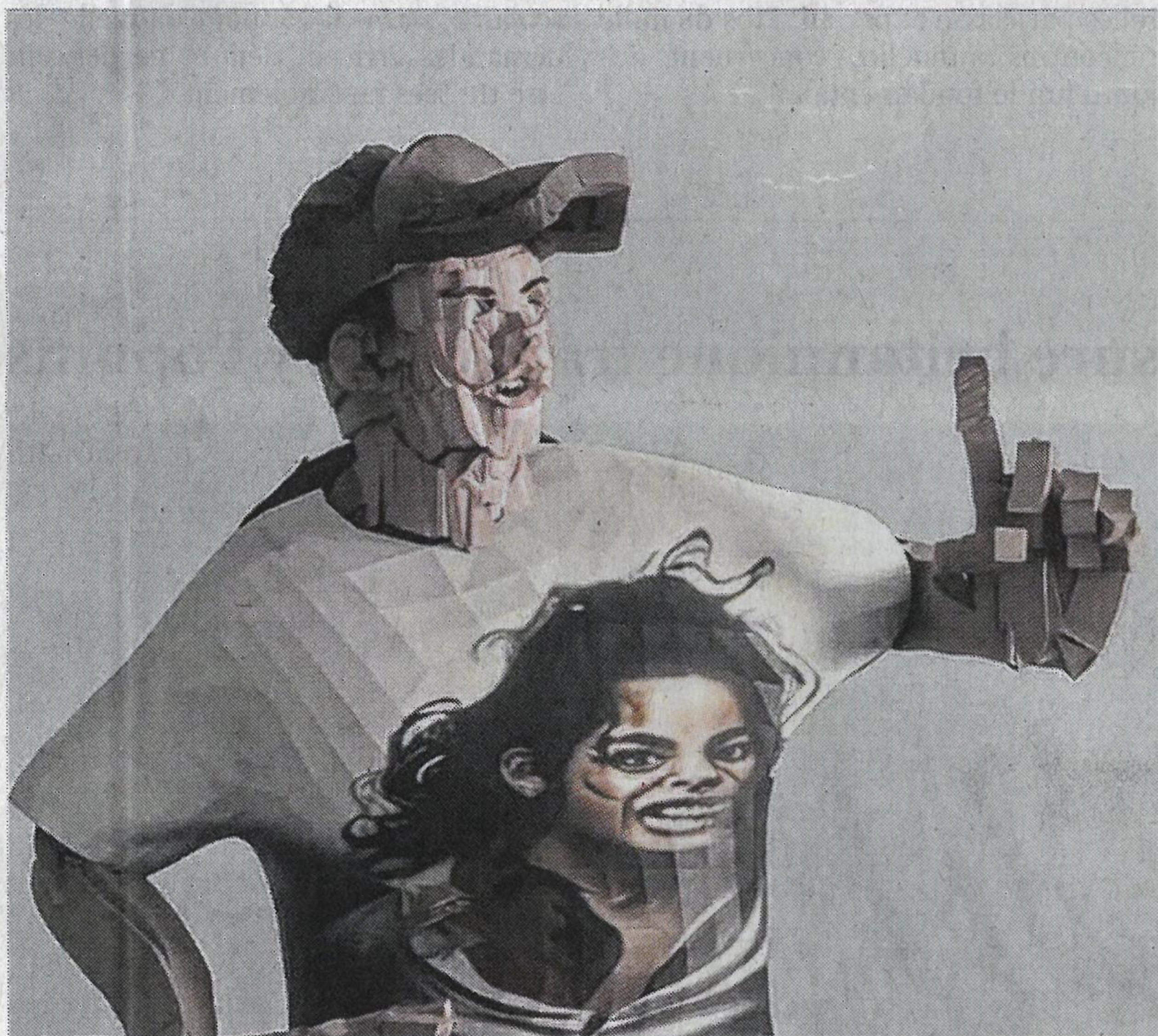
Un court-métrage goûtu

D.S.

On vous a déjà dit dans ces pages tout le bien que nous pensions des Choolers – ce groupe franco-belge dont les leaders sont deux trentenaires trisomiques – et de leurs sorties scéniques comme discographiques. Il faut dire aussi que Kostia et Philippe, les deux rappeurs incandescents et véritables bêtes de scène, sont épaulés aux machines par de furieux bidouilleurs. Et, on le sait maintenant, mis en images par un personnage bien allumé également : Monsieur Pimpant. Ou Nicolas Marcon pour l'état civil, et prof à l'ERG dans la vraie vie. Le dernier « clip » en date qu'il signe pour le compte des

Choolers, son troisième en fait (mais il a aussi œuvré pour BRNS) faisait partie de la sélection « C'est du belge » à Anima. En compétition donc !

Viandes et poissons, comme s'intitule cet objet filmique non identifié, mélange sculpture en réalité virtuelle, scans 3D, modélisation de plans d'architecte, textures cartooniques et, pour le son, de l'audio récupéré lors de résidences auxquelles ont participé nos deux pensionnaires du centre d'art brut La S à Vielsalm, notamment une en compagnie de Rodolphe Burger, excusez du peu. Résultat ? Expressif en diable comme Kostia et Philippe le sont une fois dans leur costume de MC's, drôle et bourré de vie.



Un mélange de sculpture en réalité virtuelle, scans 3D, modélisation de plans d'architecte et textures cartooniques. © D.R.



THIERRY VAN HASSELT

© Photo DR

VAN HASSELT

THIERRY

SUR LES PAS DU **BON SAINT NICOLAS**

Avant de trimballer sa mitre et sa crosse dans les recoins d'un monde fiévreux, auquel seuls les enfants semblent pouvoir donner un peu de couleur, sur les pages de **Thierry Van Hasselt**, saint Nicolas avait bien sûr déjà tracé sa légende. « Vrai » père Noël pour certains, il aurait ressuscité trois enfants découpés en morceaux par un boucher des années auparavant, devenant dès lors leur saint patron. Si sa journée – le 6 décembre – et ses hauts faits sont relativement peu célébrés en France, sauf dans quelques départements de l'Est et du Nord, saint Nicolas demeure une figure incontournable dans beaucoup de pays européens, comme les Pays-Bas, l'Allemagne et la Belgique, d'où est originaire Thierry Van Hasselt. Dans **La Véritable Histoire de Saint-Nicolas**, le fondateur des éditions Frémok éloigne saint Nicolas de la sereine architecture de FranDisco, ville imaginaire de Marcel Schmitz dans laquelle il est pour la première fois apparu, et le place au beau milieu du cruel ici et maintenant de notre monde. Sur son chemin, le saint protecteur – à l'image de l'art, peut-être – sauve le peu qu'il reste à sauver.

Par **Cathia Engelbach**

La Véritable Histoire de Saint-Nicolas :
dessin de couverture (2023)
© Thierry Van Hasselt / Frémok

Est-ce parce que vous avez pris conscience, en découvrant le travail de Lorenzo Mattotti, que le « grand geste pictural » était possible en bande dessinée que vous avez emprunté cette voie ?

Je crois que c'était l'année de mon baccalauréat à la fin des années 1980, *Feux* venait de paraître. Je suivais un cursus artistique, mais le style de Lorenzo Mattotti était très loin de l'enseignement que je recevais, et à vrai dire, je ne

comprenais pas vraiment ce que les professeurs attendaient de moi... Je connaissais la bande dessinée à travers des auteurs comme Enki Bilal et les représentants d'une école assez réaliste. Mon œil se tournait plus facilement vers la peinture moderne et contemporaine, libérée de l'académisme. Pour moi, Mattotti faisait idéalement le lien entre la bande dessinée et une pratique artistique libre. Grâce à lui, je me suis autorisé à chercher une autre manière de créer des images, reposant sur d'autres

systèmes de représentation à l'œuvre dans la bande dessinée classique. Je fonctionnais par intuitions, qui se sont concrétisées les années suivantes. Durant mes études supérieures, j'ai découvert plein d'autres artistes, dans la sphère de RAW : Art Spiegelman, Charles Burns, Loustal ou encore Jacques Tardi. C'était avant L'Association, on commençait à s'intéresser aux courants alternatifs, avec Bazooka en France, *El Víbora* en Espagne... Mattotti a ouvert la voie à toute une famille d'auteurs, qui ne ressemblait pas à la bande dessinée franco-belge que je connaissais.

Puis vous avez rencontré Alberto Breccia...

À la sortie de mes études, avec d'autres étudiants en art, nous avons lancé Frigo Production, une toute petite structure d'autoédition artisanale. Au cours d'une exposition

à Angoulême, Latino Imparato nous a présenté Breccia. Cette rencontre a énormément compté pour moi ; son influence sur mon travail est très importante. Je suis fasciné par sa versatilité, le fait qu'il puisse aller d'un style à un autre en se renouvelant à chaque fois. Breccia cherchait – et trouvait ! – pour chaque nouveau projet une technique nouvelle. Il était donc sans cesse dans la découverte et l'expérimentation, jusqu'à être capable de jouer avec les accidents.

Et de fait, vous changez vous aussi d'outil à chaque nouveau travail ! Quelle importance a-t-il du point de vue de la narration ?

Je vois l'outil comme une caisse de résonance, un amplificateur. Il permet de trouver la tonalité juste, la force et l'énergie nécessaires pour un type précis de narration. Pour chaque type de narration, j'ai besoin de trouver la meilleure caisse de résonance, comme j'ai besoin de toujours découvrir, être étonné et ne jamais m'installer trop confortablement dans une technique. Ne pas être à l'aise est absolument grisant.

Pour aborder votre travail, et plus généralement celui des auteurs que vous publiez, le terme « expérimental » revient souvent. Que signifie, pour vous, « faire de la bande dessinée expérimentale » ?

Je pense que la bande dessinée a un langage que l'on a tendance à un peu trop souvent figer. Or, elle fonctionne sur de multiples paramètres qui complexifient sa définition même. Il faut la malmener un peu, la triturer, la tester et la conduire au-delà de ses limites ! On utilise si peu ses possibilités... C'est bien lorsqu'un auteur ose d'autres façons de l'utiliser. Mais pour cela, il faut puiser dans une force émotionnelle, car c'est un mode d'expression qui parle souvent plus au ventre qu'à l'esprit ! En jouant avec ses paramètres spécifiques, en s'éloignant de l'efficacité de la ligne claire ou d'une narration parfaitement construite, on peut travailler sur les limites de la lisibilité en bande dessinée, sur le vide,

Saint Nicolas dans la ville de FranDisco
© Schmitz & Van Hasselt / Frémok



sur l'ellipse, sur d'autres types de relations entre les images qui ne sont pas forcément de l'ordre de la séquence, mais de la confrontation. En parasitant un peu les modèles, en utilisant les différentes possibilités d'interaction entre le texte et l'image, on expérimente.

« Expérience » renvoie aussi au corps, à l'idée d'une réalisation physique. Comment envisagez-vous le rapport au corps dans votre art ?

La représentation du corps a une place primordiale. Le corps me fascine, j'adore le dessiner. Le corps, c'est le premier pas vers l'altérité. Tourner autour de l'autre, c'est tourner autour de son corps ; c'est très concret, très simple. Dans tous les domaines de l'art, la peinture, la photographie, la bande dessinée, j'aime qu'il soit « vrai » et marqué, qu'il porte la vie. Toute une partie de mon travail est en connexion directe avec le corps car je dessine beaucoup

sur le vif, d'après modèle. C'est très important dans *Vivre à FranDisco* [Frémok, 2016] par exemple...

... d'autant que le « modèle » y est double : sont représentés à la fois la ville imaginée par Marcel Schmitz, toute de carton, de scotch et de perspectives, et le créateur lui-même au beau milieu de sa création !

Oui ! Marcel a énormément posé pour moi ! Pour la couverture du livre, je savais exactement ce que je voulais faire : dessiner l'intégralité de la ville sur la jaquette, et Marcel couché au milieu de l'architecture. Alors il a posé pour moi, et même très longtemps ! (*Rires.*) Je suis toujours très friand de cet exercice du dessin d'après modèle, qui exige un véritable engagement physique, du temps, de la concentration, du partage. Il se crée une relation très forte avec le modèle – qui la plupart du temps n'est pas professionnel – à travailler dans l'urgence.

Vivre à FranDisco (2017) : dessin pour la couverture
© Schmitz & Van Hasselt / Frémok